Les spécificités de la traduction du latin

Étienne WOLFF
Université Paris Ouest
France

Résumé : Cet article se propose d'examiner en quoi la traduction du latin dans les langues vivantes, et principalement en français, pose des problèmes spécifiques, à la fois par le statut de langue morte du latin, par l'image défavorable qui lui est associée, et par la distance culturelle qui nous sépare de lui : aussi ces traductions ne touchent-elles presque plus qu'un public de spécialistes. Quant aux traductions en latin, elles constituent à l'époque moderne un phénomène marginal. On s'aperçoit en fait que le latin au cours de son histoire n'a jamais eu vocation à être traduit.

Mots-clés : latin, langue morte, traduction, retraduction, spécialistes universitaires, lectorat

Abstract : This article aims to examine how the translation from Latin into modern languages, mainly French, poses special problems, both by the statute of dead language of Latin, by the negative image associated with it, and by the cultural distance that separates us from it : these translations therefore concern almost no more than a specialist audience. As for translations into Latin, they are in modern times a marginal phenomenon. We see in fact that Latin during its history has never been intended to be translated.

Keywords : Latin, dead language, translation, new translation, scholars, readership

Je sais que je m'adresse à des spécialistes de traductologie, ce que je ne suis pas moi-même, et me limiterai donc à quelques remarques générales[32] issues de ma pratique et de mon expérience de traducteur, et qui partent de la constatation que la réflexion sur la traduction porte presque toujours sur les langues vivantes.

Statut du latin

Le latin est une langue morte et les textes en latin constituent par conséquent un corpus fini (qu'il s'agisse du latin ancien, médiéval, renaissant ou moderne), auquel ne sont guère venues s'ajouter de nouveautés depuis la fin du XVIIIe siècle. Certes il y a eu jusqu'au XVIIIe siècle et parfois même après une production scientifique et universitaire en latin. On cite toujours les noms de Descartes (Descartes est

[32] Pour l'étude d'un cas précis, voir Wolff 2013.

BDD-V2222 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:54:01 UTC)

néanmoins ambivalent, puisqu'il introduisit une rupture délibérée en publiant son *Discours de la méthode* en français en 1637), Newton, Kepler, Leibniz, etc. La thèse, jusqu'à une époque qui a varié selon les pays d'Europe et les matières, devait être rédigée en latin : ainsi la thèse secondaire de Jaurès *De primis socialismi germanici lineamentis apud Lutherum, Kant, Fichte et Hegel* (1891). Il y a eu aussi une production littéraire en latin, notamment poétique[33]. Au XIXe-XXe siècle, il convient de citer le nom de Giovanni Pascoli (1855-1912), professeur et poète en italien et en latin (mais on a aussi quelques pièces de Baudelaire et de Rimbaud, par exemple). Cette tradition se maintient à l'époque contemporaine[34]. Cependant il s'agit d'un phénomène marginal sur lequel je n'insiste pas car il ne constitue pas mon sujet ; je laisse en effet de côté les tenants du latin vivant[35]. Le latin peut donc être dit langue morte, parce que sauf cas particuliers on ne produit plus dans cette langue. Ceci implique qu'aucun locuteur latin ne peut confirmer la justesse de nos traductions, quand il y a des ambiguïtés.

Dans cette production latine finie, certes une minorité de textes a été traduite, sans doute moins de 10%. Mais personne n'irait s'aviser de traduire tous les ouvrages théologico-philosophiques du Moyen Âge, et encore moins tous les documents d'archives (chartes, etc.), qui du reste n'entrent pas dans le cadre de notre sujet puisque nous ne traitons ici que de la traduction littéraire, certes prise dans un sens large. Bref, on peut considérer que la plupart des textes présentant un intérêt pour l'homme d'aujourd'hui ont été traduits, et que, à l'exception du domaine de la patristique, une bonne partie des textes antérieurs au IVe siècle l'ont été. Donc, dans la grande majorité des cas, on ne peut que donner de nouvelles traductions de textes déjà traduits, c'est-à-dire reprendre et améliorer des traductions anciennes, faire ce qu'on appelle de la retraduction.

Les préjugés sur le latin font que le public s'intéresse généralement moins à une nouvelle traduction quand il s'agit de Virgile que quand c'est Dante ou Dostoiesvski qui sont concernés. Le latin

[33] Voir pour la Renaissance Laurens, Pierre et Balavoine, Claudie. *Musae reduces. Anthologie de la poésie latine dans l'Europe de la Renaissance*. Leiden : Brill, 1975, 2 vol. ; Laurens, Pierre. *Anthologie de la poésie lyrique latine de la Renaissance*. Paris : Gallimard, 2004 ; Laurens, Pierre. *Anthologie de l'épigramme : de l'Antiquité à la Renaissance*. Paris : Gallimard, 2007. Et plus généralement Ijsewijn 1990.

[34] Voir Waquet 1998, p. 148-150 ; l'article « Latin contemporain » de l'encyclopédie en ligne Wikipédia en français et la page d'accueil de Vicipaedia en latin, consultés le 01.05.2012 ; plusieurs contributions in : Cécilia Suzzoni et Hubert Aupetit. **Sans le latin**. Paris : Mille et une nuits, 2012.

[35] Voir Stroh 2008, p. 263-278 ; Rimbault 2012.

BDD-V2222 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:54:01 UTC)

pourrait jouer sur l'exotisme, mais l'exotisme fonctionne dans l'espace, il ne fonctionne pas dans le temps. Le passé a figure de repoussoir. Pourtant l'exemple de la traduction de la Bible par André Chouraqui ou celui de la traduction de l'*Odyssée* par Philippe Jaccottet montre qu'on peut renouveler de grands textes.

Des traductions par qui et pour qui ? Quelques étapes dans l'histoire de la traduction du latin en français, jusqu'à Internet

Contrairement à ce qui a été le cas dans les siècles précédents, les traductions du latin sont, aujourd'hui, majoritairement produites par et pour des spécialistes. Et les tentatives faites pour élargir le public des destinataires ne rencontrent pas toujours le succès escompté. On ne trouve pas de traducteur du latin dans les diverses Sociétés françaises de traducteurs et les Assises de la traduction littéraire en Arles ignorent le latin. Le moteur de recherche Google offre des traductions automatiques vers le latin, mais elles sont absolument déplorables, voire inventent des mots et des formes. Voici ce qu'a donné la première phrase de ce paragraphe : *Contra quae si superioribus saeculis, translationes ex lingua Latina nunc a nisl et elit* [sic]. Autrement les sites Internet de traduction automatique ne proposent jamais le latin.

Sans prétendre faire une histoire de la traduction du latin en français, qui demanderait un livre entier, on peut rappeler quelques-uns de ses jalons marquants depuis la Renaissance[36]. Après l'époque où les traductions n'étaient pas nécessaires, parce que le public cultivé pouvait lire en latin, vinrent les belles infidèles du XVIIe siècle, dont le chef de file était Nicolas Perrot d'Ablancourt. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'honnête homme occupe souvent une partie de ses loisirs à traduire, notamment des auteurs comme Horace. Les XIXe et XXe siècles sont marqués par des traductions littéraires produites par des écrivains célèbres, ainsi Valéry et Pagnol pour Virgile ; le poids du nom illustre empêche d'ailleurs souvent de les évaluer sereinement. Aujourd'hui on trouve principalement des traductions toutes de précision, faites par des universitaires pour un public de spécialistes et parues chez des éditeurs spécialisés (Les Belles Lettres, Éditions du Cerf). Les traductions destinées à un public cultivé plus large (publiées par des éditeurs comme Payot Rivages, Arléa, Jérôme Millon et quelques autres) sont assez peu nombreuses. Il existe aussi quelques traductions dues à des traducteurs

[36] On trouve quelques éléments dans Ballard, Michel. *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*. Troisième édition. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 2007.

BDD-V2222 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:54:01 UTC)

célèbres mais non spécialistes du latin : ainsi André Markowicz, traducteur du russe et de Shakespeare, a donné une version française de Catulle[37]. Parallèlement, certains éditeurs reprennent des traductions anciennes pour ne pas avoir à acquitter de droits d'auteur (par exemple les Éditions Paleo ou Mille et une nuits). De même Internet diffuse presque exclusivement des traductions anciennes (toujours pour éviter les droits d'auteur), ou bien des traductions élaborées par des autodidactes aux capacités inégales ; paradoxalement l'outil moderne amène dans plusieurs cas une régression scientifique.

En laissant de côté le problème de la reprise de traductions anciennes, peut-on admettre qu'il y a progrès dans les traductions récentes, ou simplement que la conception de la traduction diffère selon les époques ? Il est légitime de considérer que les traductions ont gagné en précision, mais souvent aussi elles ont perdu en élégance. Certes on manque de réflexions et d'études théoriques sur l'histoire de la traduction du latin qui, par son statut de langue morte, constitue un cas spécifique. On pourrait néanmoins se livrer à des comparaisons, par exemple avec l'*Enéide* qui a été à de multiples reprises traduite en français moderne, depuis la version d'Octavien de Saint-Gelais (1509) jusqu'à celle de Jacques Perret (Paris : Les Belles Lettres, 1977-1980), en passant par celles de l'abbé de Marolles (1649, en prose, et 1662, en vers) et celle de l'abbé Jacques Delille (1804 ; il y a beaucoup moins réussi qu'avec les *Géorgiques*), encore réimprimée de nos jours (Paris : Jean de Bonnot, 1979-1980, 4 vol.). On trouve même, comme pour la Bible, des éditions polyglottes de Virgile, ainsi celle de 1838 (*Œuvres de Virgile. Édition polyglotte*, sous la direction de Jean-Baptiste Monfalcon. Paris et Lyon : Cormon et Blanc, 1838), où le texte latin de Virgile, donné en haut de page, est traduit en vers français, espagnols, italiens, anglais et allemands, présentés par colonnes.

Quelques problèmes spécifiques de la traduction du latin

Certaines situations sont liées à la tradition. Par exemple, alors qu'en France on traduisait jusqu'au XIXe siècle les poètes latins en vers, quitte à s'éloigner passablement de l'original, l'habitude universitaire a imposé au XXe siècle la traduction en prose, censée être plus proche de l'original (il ne semble pas qu'une telle règle ait eu cours pour la traduction des langues vivantes). Il est vrai que les vers (souvent des alexandrins) avec leur régularité et la contrainte des rimes faisaient perdre l'exactitude tout en provoquant souvent l'ennui. Quoi qu'il en soit, ce n'est que tout

[37] *Le livre de Catulle*. Lausanne : L'Âge d'homme, 1985.

BDD-V2222 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:54:01 UTC)

récemment qu'on s'est remis à traduire les poètes latins en vers. Il faut citer les traductions de Claudien par Jean-Louis Charlet (Paris : Les Belles Lettres, 1991 et 2000), celle de l'*Achilléide* de Stace par Jean Soubiran (Louvain : Peeters, 2008), celles de l'*Énéide* de Virgile par Marc Chouet (Genève : Alexandre Jullien, 1984), Jean-Pierre Chausserie-Laprée (Paris : Éditions de la Différence, 1993) ou encore Pierre Klossowski (Marseille : André Dimanche, 1989)[38]. La traduction en vers libres qui, sans chercher à substituer au vers latin un vers français, s'emploie à respecter l'unité sémantique du vers et si possible son rythme, paraît en effet bien préférable. Car il ne faut pas se contenter de rendre fidèlement la seule signification du texte au degré zéro, il convient aussi de faire passer la particularité de sa forme. Mais il ne faut pas que ce soit aux dépens de la clarté et aboutisse à un mixte illisible, car de toute façon aucune traduction n'épuise un texte. Cependant le poids de la tradition est lourd : nous avons nous-même traduit en prose les vers de Rutilius Namatianus (Paris : Les Belles Lettres, 2007), alors que nous avions pourtant rendu les *Carmina Burana* en vers libres (Paris : Imprimerie Nationale, 1995). Rétrospectivement, il nous semble que la tradition académique pèse moins sur la littérature médiévale, traditionnellement exclue des cursus d'étude en France. Il est sûr aussi que les poèmes des *Carmina Burana* auraient perdu en prose tout leur charme ; c'est moins vrai pour les longs hexamètres du *De reditu suo* de Rutilius.

La littérature latine, et surtout la poésie, pose, en plus de la distance culturelle, un énorme problème référentiel. Sans cesse surviennent des allusions à la mythologie, aux réalités quotidiennes, à des petits faits contemporains, et cela souvent de manière elliptique. Pour certains mots latins, on ne sait même pas exactement ce qu'ils désignent (les vases murrhins ou la vaisselle de Corinthe étaient faits dans une matière ou un alliage qui nous reste inconnu) ; à la Renaissance, Jupiter peut renvoyer au Dieu chrétien. Comment traduire alors ? Faut-il expliquer ? Mais une traduction n'est pas une glose. Faut-il adapter ? On le fait parfois, à des degrés divers et sans toujours le préciser, par exemple quand on monte au théâtre des pièces antiques.

[38] Pierre Klossowski est le seul à tenter de rester au plus près de l'ordre des mots latin. Voici ce que cela donne pour le début de l'œuvre :
« Les armes je célèbre et l'homme qui le premier depuis les Troyennes rives
en Italie, par la fatalité fugitif, est venu au Lavinien
littoral ; longtemps celui-là sur les terres jeté rejeté par le flot
de toute la violence des suprêmes dieux, tant qu'à sévir persista Junon dans sa rancune,
durement aussi de la guerre eut à souffrir, devant qu'il ne fondât la ville
et n'importât ses dieux dans le Latium ; d'où la race Latine
et les Albains nos pères, d'où enfin de l'altière cité les murs – Rome. »

BDD-V2222 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:54:01 UTC)

On s'étendra un peu sur la question particulière des titres. La traduction des titres des œuvres latines est souvent un calque absurde : ainsi les *Questions naturelles* de Sénèque et l'*Institution oratoire* de Quintilien, alors qu'il s'agit dans le premier cas de « Recherches sur la nature » et dans le second de la « Formation de l'orateur ». Parfois le titre français est obscur, ainsi l'*Apocoloquintose* de Sénèque. Du coup, vu l'importance commerciale des titres, et l'attraction ou le rejet qu'ils peuvent susciter, certains traducteurs et éditeurs adoptent en français, sans se soucier de l'original antique, un titre en rapport avec le contenu. C'est fréquemment le cas chez l'éditeur Arléa : ainsi *Apprendre à vivre* (2001) pour une sélection de *Lettres à Lucilius* de Sénèque, ou *Savoir vieillir* (1995), pour le *Cato maior* (*De senectute*) de Cicéron. D'autres fois on modifie un titre consacré, ainsi la traduction des *Confessions* de saint Augustin par Frédéric Boyer parue sous le titre *Les aveux* (POL, 2008), qui au reste ne rend pas compte de la richesse sémantique du latin chrétien *confessio*.

Les grossièretés soulèvent un autre problème. On le rencontre chez les poètes Catulle et Martial et dans le recueil anonyme des *Priapées*. Leurs obscénités sont lues aujourd'hui par un public qui n'est pas habitué à la crudité des termes. Certes la littérature latine ignore la précision anatomique qu'on trouve souvent chez nous dans les scènes d'amour physique ; en revanche l'épigramme pratique une poésie de la laideur, de l'obscénité et de la violence qui n'a pas d'équivalent moderne (même chez Rabelais). Ainsi les deux premiers vers du poème 16 de Catulle, *Pedicabo ego uos et irrumabo, / Aureli pathice et cinaede Furi*, signifient exactement, si l'on veut garder le registre de langue : « Je vous sodomiserai (enculerai) et vous donnerai ma verge (queue) à sucer, / Aurelius la tapette et Furius l'inverti » ; mais il faut avouer que c'est très rude en français. Aussi beaucoup de traductions de Catulle, de Martial et de quelques autres expurgent (explicitement ou non) ou adoucissent le propos.

Plus généralement il y a la difficulté à rendre la densité sémantique du latin, alors que le français est beaucoup moins concis que le latin. Bref, le traducteur est tiraillé entre des pôles contraires, la littéralité, la paraphrase, la méthode par compensation selon laquelle le traducteur, ne pouvant rendre à un endroit une beauté, en ajoute une ailleurs.

La littérature latine passe fréquemment pour rebutante. On trouve donc de nombreuses traductions qui sont des extraits ou morceaux choisis. Encore faut-il que ceux-ci reflètent vraiment la production de l'auteur. Or le choix est parfois caricatural. Par exemple certaines traductions modernes de Martial se limitent aux épigrammes

BDD-V2222 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:54:01 UTC)

licencieuses, comme s'il n'avait pratiqué que cette veine : ainsi celle de Serge Koster, *Martial ou l'épigramme obscène* (Paris : La Musardine, 2004), ou celle de Thierry Martin, Martial, *Épigrammes érotiques et pédérastiques* (Lille : GKC, 2000).

Un sentiment, enfin, domine souvent chez les adultes qui se remémorent leurs années d'école : c'est la souffrance et l'ennui qu'ils ont éprouvés en traduisant du latin dans leur jeunesse[39]. D'où l'idée fantaisiste que le latin n'a été inventé que pour torturer les enfants. « Que sait-on si les Latins ont existé ? C'est peut-être quelque langue forgée ; et quand même ils auraient existé, qu'ils me laissent rentier et conservent leur langue pour eux ! Quel mal leur ai-je donc fait pour qu'ils me flanquent au supplice », se plaint Rimbaud en 1864[40].

Le latin comme langue cible et langue seconde

On a traduit en latin dans le passé. Dans l'Antiquité, d'abord, nombreuses ont été les traductions de grec en latin. Souvent il s'agit plutôt de paraphrases ou d'adaptations. Nous laisserons cet aspect ancien de côté[41]. Les traductions de la *Bible* en latin posent des problèmes spécifiques dans lesquels il n'est pas possible d'entrer : on rappellera seulement le scandale qu'a causé Érasme en traduisant l'exorde célèbre de l'Évangile de Jean par *in principio erat sermo* au lieu de *in principio erat uerbum* dans son *Nouveau Testament* de 1516[42]. Plus récemment, au XVIIe et dans la première moitié du XVIIIe siècle, on a traduit en latin des ouvrages originellement composés en vernaculaire pour leur assurer une plus large diffusion[43].

À l'époque moderne, un certain nombre de textes, notamment des livres pour enfants ou adolescents et des bandes dessinées, ont été traduits en latin. Mais ces traductions n'ont rencontré guère de succès qu'auprès des adeptes du latin vivant et des enseignants. On citera pêle-mêle : dans la bande dessinée, certains volumes de la série des Tintin et

[39] Waquet 1998, 157-174.
[40] Rimbaud. *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972 : 174.
[41] Voir Traina, Alfonso. « La traduzione ». In : *Lo spazio letterario di Roma antica*. Roma : Salerno editrice, 1989, t. II, 93-123 ; Seele, Astrid. *Römische Übersetzer, Nöte, Freiheiten, Absichte : Verfahren des literarischen Übersetzens in der griechisch-römischen Antike*. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1995 ; Delarue, Fernand. « Paraphraser, traduire. Le travail sur l'expression, de la Grèce à Rome ». In : Pierre Marillaud et Robert Gauthier. *Traduire… Interpréter*. Toulouse : Université de Toulouse, 2011, 37-49.
[42] La variante était légitime pour rendre le grec λόγος mais *uerbum* était trop ancré dans les esprits et Érasme le rétablira dans les éditions ultérieures, voir Chomarat, Jacques. *Grammaire et rhétorique chez Érasme*. Paris : Les Belles Lettres, 1981 : 41.
[43] Waquet 1998, 106-110.

BDD-V2222 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:54:01 UTC)

presque tous les Astérix ; dans les livres pour enfants et adolescents, plusieurs *Winnie the Pooh* (*Winnie l'Ourson*), *Pinocchio* de l'Italien Collodi (*Pinoculus*. Firenze : Casa editrice Marzocco, 1954), *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry (*Regulus, vel pueri soli sapiunt*. Paris : Hazan, 1961), *Struwwelpeter* (*Pierre l'embroussaillé*) du psychiatre allemand du XIXe siècle Heinrich Hoffmann (*Petrus Hirrutus*. Frankfurt am Main : Rütten und Löning, 1956), les deux premiers tomes de Harry Potter (*Harrius Potter et philosophi lapis*, *Harrius Potter et camera secretorum*. London : Bloomsbury, 2003 et 2006), *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll (*Alicia in Terra mirabili*. Basingstoke : Macmillan, 1964) ; en dehors de ces catégories, on trouve *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan (*Tristitia Salve*. Paris : Julliard, 1963)[44]. Le phénomène, on l'a dit, reste marginal et principalement pédagogique. Ainsi J.K. Rowling et son éditrice auraient souhaité une traduction de Harry Potter en latin dans l'espoir qu'elle aiderait les enfants à surpasser leur horreur des langues anciennes[45].

Par ailleurs, le latin demeurant la langue officielle de l'Église catholique, les actes juridiques du Saint-Siège sont formulés en latin, mais celui-ci aujourd'hui est généralement une traduction faite depuis l'italien. Le Vatican publie d'ailleurs un dictionnaire, le *Lexicon recentis Latinitatis* (dir. Carl Egger, Città del Vaticano : Libreria editrice Vaticana, 1992-1997, 2 vol.), régulièrement enrichi, pour aider à la traduction des néologismes[46] : les équivalents qu'il propose sont souvent des périphrases comiques, par exemple *umbraculum lampadis* pour « abat-jour » ou *bracae linteae caeruleae* pour « blue-jean ».

Personne n'est plus de langue maternelle latine, on l'a dit, et cela depuis le début du Moyen Âge. Certains grands auteurs latins de l'Antiquité n'étaient déjà pas de langue maternelle latine (Ennius, Ammien Marcellin, Claudien). Bref, c'est une langue seconde, même si pour telle ou telle raison quelques personnes l'ont pratiquée si intensément qu'elle a paru éclipser chez eux la langue maternelle (à l'époque moderne Montaigne enfant, qui apprend le latin avant le français).

Quant au rêve d'établir le latin en langue internationale afin de remédier au babélisme moderne, il s'est désormais évanoui[47]. Le triomphe d'une langue s'explique par la domination économique ou culturelle de ceux qui la parlent ; or le latin n'a aucun de ces atouts.

[44] Voir l'article « Latin contemporain » de l'encyclopédie en ligne Wikipédia en français.
[45] Reynolds, Nigel. « Harry Potter and the Latin master's tome take on Virgil ». *The Telegraph*, 3 décembre 2001.
[46] Waquet 1998, 97-98 et 156.
[47] Voir Waquet 1998, 303-318.

BDD-V2222 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:54:01 UTC)

Conclusion

Le latin a-t-il vocation à être traduit ? Brève histoire d'un paradoxe.

En fait, on peut se demander si le latin a vocation à être traduit en une autre langue. Dans l'Antiquité, il est la langue de l'Empire romain. Certes les textes réglementaires sont traduits en grec dans la partie orientale de l'Empire. Mais vers 297, sous Dioclétien, le latin devint la seule langue officielle de l'administration et se mit à progresser en Orient. Et ce n'est qu'après 534 qu'à Constantinople le grec tendit à concurrencer le latin dans le droit. Quant aux textes littéraires latins, seuls dans l'Antiquité les Grecs auraient pu les traduire. Or ils n'en ont pas éprouvé le besoin[48], car pour eux, civilisation et hellénisme allaient de pair (à l'inverse les Latins ont abondamment traduit depuis le grec, on l'a dit) ; Plutarque ne connaissait pas parfaitement le latin (*Vie de Démosthène* II) ! Au Moyen Âge et à Renaissance le latin n'est pas traduit, puisqu'il sert de langue internationale, même si les différences de prononciation rendaient parfois à l'oral la communication difficile[49]. La grande chance du latin a été en effet de se répandre dans des régions qui n'avaient jamais fait partie de l'empire romain, chez des populations dont la langue maternelle n'était pas issue du latin. Le latin continue à être utilisé comme langue de référence dans le monde du savoir jusqu'au XVIIIe siècle, malgré l'inconvénient que peut avoir une langue figée pour une science nouvelle[50]. Aujourd'hui encore, certaines publications savantes, germaniques surtout, sont en latin (préfaces des éditions Teubner, *CIL*, *ThLL*). Dans le domaine spécialisé de la religion, l'Église catholique a puissamment œuvré à partir du XVIe siècle contre la traduction de la Bible du latin dans les langues vernaculaires. Et la messe, que son contenu fût saisi ou non par les fidèles, s'est maintenue en latin

[48] La question des traductions du latin en grec dans l'Antiquité est au reste peu étudiée. Voir surtout Reichmann, Victor. *Römische Literatur in griechischen Übersetzung*. Leipzig : Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1943, et les références données par Suerbaum, Werner. « Hundert Jahre Vergil-Forschung. Eine systematische Arbeitsbibliographie mit besonderer Berücksichtigung des Aeneis ». In : *ANRW*. Berlin : W. de Gruyter, 1980, II, 31, 1 : 3-358, ici 315-316. Certaines vies latines de saints ont été traduites en grec, ainsi la *Vie d'Hilarion* de Jérôme, voir Lampadaridi, Anna. « Traduire et réécrire la *Vie d'Hilarion* (*BHL* 3879) : l'apport d'une nouvelle version grecque ». In : Smilja Marjanović-Dušanić et Bernard Flusin. *Remanier, métaphraser : fonctions et techniques de la réécriture dans le monde byzantin*. Belgrade : Université de Belgrade, 2011 : 45-60.

[49] Voir pour la période postérieure à la Renaissance Waquet 1998, 184-205. La mobilité des clercs au Moyen Âge implique néanmoins qu'ils parvenaient à se faire comprendre avec leur latin respectif. On trouvait à la cour de Charlemagne un anglo-Saxon, Alcuin, un Wisigoth d'Espagne, Théodulphe, des Lombards, Pierre de Pise et Paul Diacre, etc., et tous réussissaient à communiquer entre eux.

[50] Waquet 1998,:102-119.

BDD-V2222 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:54:01 UTC)

jusqu'au concile de Vatican II. L'incompréhension renforçait le respect pour les choses sacrées.

Par ailleurs, on a souvent utilisé le latin pour cacher certaines réalités, dans le domaine de la médecine et de la sexualité notamment (Waquet 1998, 288-300) Le latin permet en effet à la fois la distanciation et la dissimulation. Freud parle par exemple de satisfaction sexuelle *per os* dans « Le cas Dora » pour dire la fellation[51]. Le latin est souvent utilisé dans les traductions pour les passages jugés obscènes.

Ensuite, le latin a longtemps été un moyen de pouvoir pour ceux qui le maîtrisaient (ou affectaient de le faire) sur les autres ; la chose a été souvent soulignée dans le domaine du droit et de la médecine (Waquet 1998, 274-288). Sur le mode de la plaisanterie, c'est en latin qu'au chapitre II des *Copains* de Jules Romains (1913) Bénin et Broudier dupent les habitants de Nevers en leur faisant croire à la visite d'un conseiller du tsar de Russie. Le phénomène n'a pas complètement disparu, et l'utilisation de citations latines qu'on se garde de traduire peut renforcer l'autorité de celui qui les profère. C'est ce qui a fait le succès des fameuses pages roses du *Dictionnaire Larousse*. « Quelque citation latine banale de-ci, de-là, un aphorisme philosophique ou pédagogique, une ironie forcée mais acerbe, rehaussent son prestige » dit d'un de ses personnage Jean Rogissart dans *Passantes d'Octobre* (Paris : Fayard, 1958, 17). Dans la série télévisée Kaamelott, parodie du cycle arthurien, le roi Loth fait de fausses citations latines en ajoutant : « ça ne veut absolument rien dire ».

Enfin, comme l'a montré subtilement Olivier Rimbault (2012 6-7, 11-16, 32-34, les écrivains latins dans les époques tardives de cette langue ont souvent été des exilés qui ne revinrent jamais dans leur patrie, ou des exilés de l'intérieur, pour qui le latin représentait en quelque sorte la patrie perdue. On ne saurait traduire ce qui est un symbole.

On le voit, le latin a de bonnes raisons de résister à la traduction. Et pourtant il faut le traduire, sans quoi il sera doublement mort.

Références bibliographiques

HORGUELIN, Paul A. *Anthologie de la manière de traduire : domaine français*. Montréal : Linguatech, 1981.

IJSEWIJN, Jozef. *Companion to Neo-Latin Studies*, part I. Louvain: Peeters, 1990.

MOUNIN, Georges. *Les belles infidèles*. Réédition. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires de Lille, 1994.

[51] Freud, Sigmund. *Gesammelte Werke, chronologisch geordnet*. Frankfurt am Main : Fischer, 1947-1987, 19 vol. : t. V, 207 (« sexuelle Befriedigung *per os* »).

BDD-V2222 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:54:01 UTC)

RIMBAULT, Olivier. « Roma orbis patria. Du néolatin au latin contemporain, Rome, la patrie perdue, retrouvée ou rêvée ». In : *Réflexion(s)*, mars 2012. En ligne. URL : http://reflexions.univ-perp.fr/. (consultée le 01.05.2012).

STROH, Wilhelm. *Le latin est mort, vive le latin. Petite histoire d'une grande langue*. Traduction française. Paris : Les Belles Lettres, 2008.

WAQUET, Françoise. *Le latin ou l'empire d'un signe*. Paris : Albin Michel, 1998.

WOLFF, Étienne. « La réception de Martial du XVe au XXIe siècle en France et en Europe à travers ses traductions et ses imitations ». In : Jean-Pierre Martin et Claudine Nédelec. *Traduire, trahir, travestir. Études sur la réception de l'Antiquité*. Arras : Artois Presses Université, 2012 : 133-150.

WOLFF, Étienne. « Les problèmes concrets posés par la traduction d'Érasme en langue moderne : l'exemple des *Colloques* ». À paraître en 2013.

ZUBER, Roger. *Les « Belles Infidèles » et la formation du goût classique. Perrot d'Ablancourt et Guez de Balzac*. Paris : Armand Colin, 1968.

BDD-V2222 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:54:01 UTC)